VII

Lorsqu'il rentra chez lui le samedi après-midi à deux heures et demie, il trouva le feu éteint. Il y avait un billet sur la table avec les mots : *Cher Fritz. Je ne sais pas où est papa. Je suis chez Annetje. Je rentrerai ce soir vers onze heures. Il y a de la soupe aux pois et tu peux prendre un petit morceau de viande. Tu feras sauter les pommes de terre avec les oignons. Bonjour. Maman.*

« Parfait, se dit-il, repos idéal. » Il resta quelques minutes en train d'écouter le silence de la maison. Il y avait une éclaircie dans les nuages ; un pâle soleil parvenait encore, juste par-dessus les maisons, à toucher le paillasson devant le poêle. « Cet après-midi est peut-être encore pire que les autres, se dit-il. Il me reste quatre heures jusqu'à ce soir. »

Il entra dans la pièce du fond et commença par explorer les tiroirs d'une grande, vieille armoire. Dans le tiroir de dessus, il trouva entre des livres un petit bloc de bois de pin sillonné de traces capricieuses, tortueuses. « C'est Joop qui a rapporté cela, pensa-t-il, un animal a creusé ces petits couloirs. » Il le regarda plus attentivement, le flaira, le tapota sur le haut de son crâne et le remit en place. Cherchant toujours, il trouva un boulier et posa sur sa main une paire de tout petits souliers d'enfant, bruns.

« Il fait froid », se dit-il, en rejetant les objets à leur place et il referma le tiroir. Dans le suivant, il trouva de vieilles lettres. Sur une carte postale vert pâle, il reconnut sa propre écriture. *Chère maman*, disait le texte écrit au crayon, *je suis bien arrivé. Le temps est sec. Cet après-midi, nous sommes tous allés à la plage. Il y a un homme, ici, qui a une cage avec des canards. Il a*

un chien, qui fait le beau avec une pipe en bouche et une casquette sur la tête. C'est très drôle. Quand on grimpe sur la dune du milieu, on voit la mer devant et derrière soi. Nous sommes déjà allés chercher du foin à mettre sous la tente. Je ne sais plus quoi écrire encore. Bonjour ! Fritz.

Il y avait la date au-dessus : 15 juillet, sans l'année. « Oostvlieland », lut-il sur le timbre. « C'était en 1936 », pensa-t-il et il se mit à chiffonner la carte, mais se ravisa et la reglissa entre les lettres. Il ouvrit un papier roulé, entouré d'un petit ruban rouge. « Liste de souhaits de Fritz, pour St. Nicolas », vit-il en grandes majuscules, maladroites. Suivait une énumération : *Une carabine à air comprimé, un truc qui bourdonne en l'air et qui monte, des tas de bonbons et un livre comme celui de Franz, sur les ours noirs.*

« Qui bourdonne en l'air », pensait-il. « Oui, je m'en souviens. Un certain joujou, se dit-il, avec une petite hélice métallique à quatre ailes, qu'on fait monter en remuant un pivot avec deux doigts et le pouce. C'est bien décrit. »

Il enroula la feuille et en fit une baguette ; les deux mains dessus, il était prêt à la plier en deux, mais il la remit en place après avoir renoué le ruban et il referma le tiroir avec un claquement sec. Lorsqu'il regagna le living-room, le rayon de soleil avait quitté le sol. Il alluma le poêle sans employer de papier, en arrosant le petit bois de pétrole et en tâtant sans cesse le manteau de la cheminée pour vérifier la hausse de la température. Puis il roula une cigarette et s'assit à califourchon sur une chaise, le dossier entre les genoux.

« Il faisait nuit, dit-il, nuit noire. » « Evidemment, je pourrais ouvrir la radio, pensa-t-il, mais serait-ce une bonne idée, je me le demande. » Il mit le contact.

« Vous allez entendre la seconde romance de Schumann », dit la speakerine. Fritz attendit et laissa la fumée de sa cigarette lui caresser les ongles. « Ecoutez, écoutez », se dit-il lorsque la musique commença. Il posa la cigarette sur une pipe de poche, mit le bout du pouce et de l'annulaire aux coins des yeux et respira prudemment, la bouche largement ouverte. « C'est ainsi », murmura-t-il.

Quand le morceau fut terminé, il ferma la radio. Après dix minutes d'immobilité, il se leva. « Si je ne veux pas avoir sommeil ce soir, pensa-t-il, je dois faire la sieste maintenant. » Il

alla se coucher dans sa chambre, se releva à demi pour enlever son veston et il écouta le battement du sang dans sa tête. « Je dois me lever, pensa-t-il, chercher une couverture dans l'armoire. Mais je n'arrive pas à me redresser. Je n'en ai pas la force. » Des voix d'enfants qui jouaient lui parvenaient de l'extérieur. « A l'âge de sept ans, pensait-il, je coupais l'herbe des parterres avec de simples ciseaux, et je la gardais dans un sachet pointu en papier. Je suis couché ici comme un malade. » Tout doucement, il se mit à somnoler.

Il entendit chanter une classe enfantine : Voici Jaap le verdurier, avec sa charrette et son âne. Puis il se trouva dehors, dans un terrain vague où des enfants avaient construit des forts et creusé des trous. Il faisait un temps chaud, ensoleillé.

Il arriva au bord d'un canal, où se trouvait une péniche de sable. Des ouvriers l'accrochaient à un remorqueur. Fritz se trouvait sur la rive et vit que, dans le sable dont la péniche était remplie à ras bord, un tombeau était posé, comme un parterre surélevé, destiné à recevoir du cresson ou des radis. Là-dessus, une croix de bois brut non entièrement décortiqué, sans aucune inscription.

Lentement, le remorqueur sous pression se mit en route, halant la péniche. Fritz se mit à crier mais personne ne l'entendit. Le chaland à la croix funèbre glissait en s'éloignant de plus en plus. Il se mit à pleurer.

Lorsqu'il se réveilla à cinq heures et demie, son oreiller était trempé de larmes. Il se leva, se rendit à la cuisine et prépara son repas.

Avec une fourchette, il mangea la soupe aux pois froide, figée dans la casserole ; il attendit que les oignons se réchauffent dans la poêle, en étendit quelques cuillères sur quatre tranches de pain et les mangea en soufflant dessus. D'une demi-bouteille de lait et d'un paquet de pudding-powder, il fit un flan, mais il y ajouta trop de sucre, si bien que le goût lui fit faire la grimace. « J'ai oublié la viande », pensa-t-il et il regarda dans la casserole. « C'est trop compliqué de briser la couche de graisse, se dit-il, et je n'ai pas la patience de la faire fondre. Je ne vais pas attendre que ce soit fait. »

Lorsqu'il eut éteint le gaz, son père rentra. Fritz l'entendit accrocher son pardessus, respirer à fond, entrer dans le

living-room, puis traverser le couloir pour se rendre à la cuisine.

— Maman n'est pas là ? demanda-t-il, en s'arrêtant sur le seuil.

— Elle est partie pour Haarlem, je crois, dit Fritz.

— Il y a quelque chose à manger ?

— Si nous mettions le couvert, répondit Fritz.

Dans le living-room, il apprêta la moitié de la table, rangea tous les restes dans des petits plats et réchauffa la sauce.

— Sers-toi d'abord, dit son père, lorsqu'ils furent assis.

Fritz prit un peu d'oignons et de pommes de terre sautées. Son père vida les plats, se mit à manger, remarqua soudain la portion de Fritz et, avec couteau et fourchette, il transféra la moitié de ce qui se trouvait sur son assiette dans celle de Fritz. Celui-ci ne dit rien. Lorsqu'ils eurent fini, ils restèrent assis en silence. Ils n'avaient pas touché à la viande. « Partons, partons », pensait Fritz.

— Je suis assez pressé, dit-il, je dois m'en aller. Voudrais-tu mettre les casseroles et les assiettes dans l'eau ? Sans quoi tout se fige tellement.

Il alla mettre son costume bleu marine et se rafraîchit la figure à l'eau froide. Lorsqu'il jeta un coup d'œil prudent dans le living-room, il vit son père assis, tout courbé, une main sous le menton. Il longea le couloir, enfila son pardessus et, la main sur la poignée de la porte de l'escalier, il cria : « Je m'en vais, tu sais. A ce soir. » Il entendit dans la chambre une réponse incompréhensible. Il descendit vivement et tourna le coin au petit trot.

En un quart d'heure il arriva chez Jaap Elderer. Celui-ci était encore à table.

— Veux-tu un peu de pudding ? demanda Joosje.

— Un bon petit morceau de pudding, Fritz, dit Jaap.

— Non, merci, je viens de dîner. Je n'arrive pas trop tôt ? Je trouve qu'il fait passablement froid ici.

— Nous laissons éteindre le feu, dit Jaap. C'est par mesure d'économie. Mais alors il faut fermer la porte. Il se leva et donna un coup de pied violent dans la porte de l'escalier, qui était mal fermée. Mon petit, dit-il à Joosje, que tu entres avec ceci ou cela, dépose-le un instant et ferme la porte. Les courants d'air, c'est du vent dans la maison. Les courants d'air, c'est du vent dans la maison, répéta-t-il en se tournant vers Fritz, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit celui-ci, les courants d'air, c'est du vent dans la maison. Tu as raison. Mais la définition peut s'inverser. C'est mauvais signe. Je veux dire : le vent dans la maison n'est pas nécessairement un courant d'air.

— Je ne crois pas, dit Jaap, en repoussant son assiette vide, tu es de nouveau trop catégorique. Qu'est-ce que le vent dans la maison si ce n'est un courant d'air ?

— Imagine, dit Fritz, qu'une pièce ait des portes et des fenêtres bien fermées. Mais un ventilateur est ouvert. De là vient de temps à autre un coup de vent, qui fait voler les papiers de la table. Des coups de vent. Mais pas des courants d'air. Ou près d'une fenêtre ouverte. Le vent joue à l'intérieur, mais ce n'est pas un courant d'air. Et pourtant, c'est du vent dans la maison.

— Tu as raison, dit Jaap, c'est entendu. Tu sais ce que c'est qu'un courant d'air ? C'est du vent qui traverse la maison. Prends une cigarette.

— J'aime mieux ça, dit Fritz. A quelle heure partons-nous ?

— Dans une demi-heure, répondit Jaap.

— Il fait glissant dehors ? demanda Joosje.

— Glissant ? dit Fritz, pourquoi ferait-il glissant ? Il faudrait d'abord qu'il pleuve et il n'en est pas question.

— D'abord la pluie et puis le gel, dit Jaap, c'est alors qu'il ferait glissant. Il faut répandre du sable et de la cendre fine. Nous comptons sur votre collaboration à tous. — Il se mit à rire en hoquetant et inclina la tête de côté. — Les gens doivent s'entraider, vous ne trouvez pas, monsieur ? demanda-t-il en se frottant les mains. J'ai un ami espérantiste.

On sonna ; un instant après Victor monta. Il avait un bonnet de laine sur la tête.

— Salut, baron, dit Fritz. Ils partirent.

— Vous laissez Hansje seul ? demanda Fritz en descendant l'escalier.

— Mais oui, dit Jaap. C'est mieux pour l'enfant : le plus d'amour et le moins de soucis possible.

— Et s'il y avait un incendie ? demanda Fritz.

— Ce serait un cas de force majeure, dit Jaap. Il étoufferait bien avant que le feu ne l'atteigne. Ça n'a pas grande importance. On s'en fait beaucoup trop. Pourvu qu'il soit bien enveloppé de fumée. De cette grosse fumée verte.

— Les quatre conjurés, dit Fritz, lorsqu'ils furent dans la rue. Ne faudrait-il pas faire des projets pour retourner à Kastrikum cet été ? Mais ne retournons pas dans une maison ; il faut camper.

— Et crever de froid, dit Victor.

— Camper, c'est merveilleux, dit Fritz, j'ai campé souvent. Tu n'es pas de mon avis, Jaap ?

— C'est charmant, dit Jaap, mais ne te réjouis pas trop.

Ils longèrent la rivière vers le centre de la ville, traversèrent plusieurs carrefours animés et aboutirent à une vaste place où ils montèrent un perron à côté d'un café. Jaap appuya deux fois sur le bouton de sonnette blanc. Les larges portes vitrées s'ouvrirent.

— Nous sommes les premiers ? cria-t-il en levant la tête.

— Non, pas les premiers, leur cria un gros petit bonhomme du haut de l'escalier. On ne voyait que sa silhouette, à contre-jour.

Ils arrivèrent à un large palier nu, où ils signèrent dans un livre, sur un guéridon.

— Quel est ce monsieur ? demanda l'homme qui leur avait ouvert, en montrant Fritz.

— C'est M. Van Egters, dit Jaap, c'est moi qui le présente.

Ils entrèrent ensuite dans une grande salle, dont la majeure partie était occupée par une piste de danse. Les murs nus et blancs étaient peinturlurés d'arabesques. Il n'y avait personne ; un vestiaire se trouvait dans un coin, avec un comptoir et des sandwiches en vitrine. Ils regagnèrent le hall et entrèrent dans le bar, à gauche. Trois hommes étaient assis autour d'une petite table. Une dame aux cheveux gris écrivait dans un coin.

Ils saluèrent à la ronde et cherchèrent une table.

— Bonjour, Arnold, dit Jaap.

— M. Elde, répondit l'homme devant le buffet, en examinant une bouteille à contre-jour.

Il avait un gros visage luisant et des cheveux gris ondulés. Jaap commanda quatre xérès.

— Et pourtant, il y a un système, dit l'un des trois hommes, qui portait ses lunettes au bout du nez. — Il frotta son crâne chauve. — Ils ont des feuilles pleines et des listes de chiffres. Ils calculent des journées entières. Et ça réussit, c'est ça le plus drôle. — Les deux autres se mirent à rire. Fritz écoutait attentivement. — Non, blague à part, continua le parleur. Si le rouge

est sorti six fois de suite, les chances que ce soit noir la fois suivante augmentent d'autant. Il faut comprendre : ils prennent des notes une matinée entière. Ils ne jouent pas mais ne font que noter. Quelle force de volonté, de ne pas jouer. Ils s'aperçoivent alors, — je tape au hasard — ils s'aperçoivent que le n° 18 n'est presque pas sorti. Donc ils le jouent l'après-midi. Et ils gagnent.

— Ça ne tient pas debout, dit l'un des deux autres, un homme aux cheveux frisés, clairsemés. Si le noir est sorti dix fois de suite, il y a tout autant de chances que ce soit encore noir la fois suivante. Cette roulette, elle ne sait pas ce qu'elle a tourné avant, voyons ?

— Merde, dit le premier, c'est ce que je pense aussi. Mais il faut rester auprès et regarder. Ils ne cessent de calculer. On en devient malade.

La dame cessa d'écrire, enleva ses lunettes et regarda celui qui parlait.

— Cette femme, murmura Jaap à l'oreille de Fritz, elle gagne sa vie rien qu'en jouant.

— C'est une performance, dit Fritz.

— Moi, je suis allé à Monaco, dit le dernier des trois. — Il avait un visage bouffi avec de petits yeux ; il avait gardé son gros pardessus vert. — Il y avait un bonhomme qui, dès son arrivée, misait sur son numéro de vestiaire. Plusieurs fois de suite, mais rien que sur ce numéro-là.

— Et ? demanda la dame, il gagnait ?

— Seigneur, dit l'homme derrière le comptoir, qui écoutait, en s'appuyant sur le buffet, je sais bien ce que j'aurais fait, moi. J'aurais tout le temps donné mon manteau, en échange d'un carton, et chaque fois j'aurais gagné. Et tous les dix coups, je serais allé faire un tour pour le porter à la banque.

Ils éclatèrent de rire, tous ensemble.

— Est-ce que tout le monde peut y entrer ? demanda l'homme aux cheveux frisés.

— Oui, si on a l'air un peu convenable, répondit l'homme en manteau vert. Pour toi, on aurait fait des difficultés, mais je t'aurais présenté comme visiteur. — Il se tut un instant et poursuivit : — Un jour, j'avais mis mon pull-over à l'envers, tu sais, sans cravate. Mais ça n'a pas marché, tu sais, on m'a tout de suite arrêté. Alors, je suis allé l'enlever aux cabinets et je l'ai

remis à l'endroit. Naturellement, je n'avais pas de cravate. Mais ils n'ont rien dit, c'était sans importance. Naturellement, c'était bien plus ridicule qu'avant, mais ça ne faisait rien.

— Trois gins et un xérès, cria Jaap.

Lorsqu'on eut apporté la commande, il attendit que Fritz et Victor aient levé leur verre et dit : « Ad fundum. » Jaap et Fritz vidèrent le leur d'un seul coup, mais Victor se mit à tousser. Joosje buvait son xérès en silence, à petits coups.

— Tu ne dis pas grand-chose, dit Fritz. — Il regarda la salle. L'homme du bar remplissait un grand poêle. — Au fond, dit Fritz à Jaap, c'est assez nu ici. On aurait pu tapisser les murs.

— C'est si vite décoloré par la fumée, dit Victor.

— Qu'est-ce que ça fait, dit Fritz, on colle un autre papier dessus.

Jaap offrit des cigarettes.

— Mon père, dit-il, a vécu pendant quatorze ans dans une chambre avec deux papiers différents.

— Quoi ? demanda Victor.

— Oui, dit Jaap ; son père, donc mon grand-père, avait dit : « Nous allons mettre un papier plus gai. » Il voulait le faire lui-même, par économie. On achète du papier, on prépare de la colle et un dimanche après-midi, il commence. Mais lorsqu'il eut fait la moitié de la pièce il était si fatigué qu'il a rangé le tout. « On continuera la semaine prochaine », dit-il. Mais c'en est resté là. Jusqu'à ce qu'ils déménagent. Quatorze ans. Si on prenait encore un verre ? demanda-t-il.

— Moi pas, dit Victor.

Fritz et Jaap se levèrent et allèrent boire au buffet un gin, qu'ils vidèrent d'un coup. Puis ils regagnèrent leur chaise. On entendait des voix sur le palier. Tout de suite après, on vit entrer un homme costaud, avec une grande tignasse, accompagné d'une dame maigre en robe de velours vert.

— Tiens, tiens, Dirk, cria Jaap, viens ici.

Les deux visiteurs vinrent s'asseoir à leur table.

— Ce qu'il fait calme ici, dit l'homme. Si j'avais su, je serais venu une heure plus tard. J'ai besoin de boire quelque chose. Deux cafés ! cria-t-il et il pouffa de rire.

— Allons, cesse, dit la femme, ça n'a rien de drôle.

— Marie, dit-il, ne m'embête pas. — On apporta le café. — Je viens d'apprendre, dit-il en allumant une cigarette, qu'un type a

été condamné à mort. Il sera décapité, il devra mettre la tête sur le billot. — Il se coucha en avant l'imitant, en mettant la tête sur la table, entre ses mains — et tu sais ce que dit le bourreau ? — Bas les pattes, tu risques d'y perdre les doigts !

Il frappa plusieurs fois sur la table.

— Tout de suite, monsieur, cria l'homme du comptoir.

— Tiens, dit-il, ils ne traînent pas ici. Non, attendez encore un instant, cria-t-il.

Ils entendirent du bruit dans l'escalier. Une douzaine de visiteurs entrèrent l'un après l'autre. Dans la salle de danse, on entendait préluder la musique du pick-up.

— Quelle heure est-il ? demanda Victor.

— Il est près de huit heures et demie à ma montre, dit Fritz.

Les nouveaux venus cherchaient des tables.

— Tiens, Marie, voilà Uil, dit l'homme costaud et il sortit sur le palier.

La femme le suivit.

— Si on en prenait encore un, dit Jaap. — Il vida rapidement un petit verre avec Fritz au buffet. — Et un pour Victor, dit-il ; prudemment, il posa un troisième verre sur la table. — Victor le but en faisant la grimace.

— Ne gâche pas la soirée, dit Fritz. Nous ne voulons pas d'une sale gueule comme ça. Ne l'oublie pas, sans quoi nous ne t'emmenons pas camper.

— Dis donc, Fritz m'a l'air pressé de faire ses projets, dit Victor. Pourquoi n'irait-on pas à l'étranger cet été ?

— Je n'ai jamais passé la frontière, répondit Fritz, sauf à l'âge de sept ans, la frontière allemande, pour aller cueillir des mûres.

— Tu connais mes cousins, Dolf et Ab ? Eux aussi allaient camper chaque année, vagabonder, disaient-ils. Ils étaient employés de bureau. Ils habitaient Haarlem. Ils y habitent toujours, d'ailleurs. Ils partaient le samedi après-midi, ce qui les amenait chez nous vers l'heure du dîner. Et c'était chaque fois : Allons, restez dîner. Bon, ils restaient dîner. Sur ce il était tard : Allons, si on ne repartait pas. Bon, ils restaient loger. Le dimanche matin, ils remballaient tout ce qu'ils avaient déballé : bananes, œufs, réchaud, que sais-je ? Une fois que tout était prêt, il y avait toujours un pneu crevé. Alors ils ramenaient le vélo en haut et se retiraient dans la véranda pour le réparer. Ma mère les

laissait faire. Vers midi, ils étaient prêts : Allons, restez et partagez nos tartines. Redéballer les bananes, le pain, les œufs et le réchaud — qui se trouvait naturellement sous tout le reste. Et vers une heure et demie ils repartaient enfin. D'abord pour Blaricum, où habitait une vieille grand-mère, une femme charmante. Ils y arrivaient vers la fin de l'après-midi — car ils s'étaient reposés en cours de route — et y restaient dîner. « Tu sais, disaient-ils ensuite, il est trop tard pour repartir. Grand-mère, disaient-ils alors, nous dresserons la tente là-bas. » Il faut savoir que derrière la maison il y avait un petit bois. Cette grand-mère, naturellement — ça fait des années qu'elle est morte —, trouvait cette tente une chose affreuse. Elle disait : « Mais non, n'allez surtout pas là-dedans. Vous prendrez froid. » Elle leur faisait des lits par terre et ils couchaient dans la maison. Le lendemain, ils ne se levaient pas trop tôt et se consultaient. Avec de grandes cartes routières. Ils iraient ici, ils iraient là, tout un plan de voyage. Vers les Ardennes. Vers les Ardennes, répéta-t-il en toussotant. Mais naturellement, ils avaient tout déballé, même la tente. Et la grand-mère disait : « Je crois que le temps va changer. » Ils restaient donc un jour de plus à regarder la carte et le ciel : « Attendons toujours. » Le lendemain, il pleuvait. Une petite pluie fine, mais il n'était pas question de partir. Ils restaient à la maison. La grand-mère, ravie d'avoir ses petits-enfants chez elle, était aux petits soins et ils passaient la journée à bavarder. Quand il faisait mauvais, il n'était pas question de partir, ni quand il faisait beau, car le temps pouvait changer.

Il prit un temps et alluma une cigarette.

— Servez-vous, dit-il en mettant le paquet sur la table.

— Et alors ? demanda Fritz.

— Eh bien, dit Jaap, ces six jours — ils avaient six jours de vacances — passèrent très vite. C'était chaque année la même chose. Mais ne croyez pas que ces garçons s'embêtaient ou ne profitaient pas de leurs vacances. Pas du tout. Allons, si on allait se rafraîchir encore un peu. Quatre gins, dit-il au buffet. Tous cul sec, dit-il à Fritz.

Tout de suite, ils vidèrent leurs deux verres coup sur coup.

— Je ne crois pas que Victor soit de bonne humeur, dit Fritz, et Joosje est bien silencieuse.

— Joosje, dit Jaap, elle se contente de regarder. Mais elle y

voit plus clair que tu ne penses. Victor, c'est un garçon sérieux. Très sérieux. Mais je l'aime bien.

— Je dois pisser, dit Fritz.

— Ensemble, alors, répondit Jaap.

Ils traversèrent le palier et la salle de danse pour se rendre aux cabinets.

— Ça commence à se remplir, dit Fritz lorsqu'ils regagnèrent leur table.

Des dizaines de gens attendaient devant le vestiaire. On dansait déjà dans la salle.

— Ça a un goût infect, dit-il, mais quand on l'a dans le corps, c'est épatant.

— Eh bien, Victor, demanda-t-il, lorsqu'ils se furent rassis, tu es d'humeur sérieuse ? M. Jaap me dit que tu es un type sérieux.

— Je m'amuse très bien, répondit Victor.

— Tu prendras bien un dernier petit verre avec nous, hein ? demanda Jaap.

Victor les suivit au buffet. Il y avait tant de monde qu'ils furent obligés d'attendre.

— Tu fais des études, dit Fritz, lorsqu'ils se furent rassis, mais qu'est-ce que la science ? Absolument rien. — Victor sourit. — Pense un peu, dit Fritz, — pardonnez-moi, madame, d'attaquer un sujet pour lequel, sans doute, vous avez peu d'intérêt, dit-il à Joosje —, pense un peu qu'avec toute leur science ils ne sont même pas capables de fabriquer un simple grain de sable.

Il fit le geste d'écraser du sable entre le bout des doigts.

— C'est juste, monsieur, dit Jaap. Cette table est brune. Mais la vois-tu aussi brune ? Cette couleur, que je dis brune, tu la dis aussi brune. Mais il se peut fort bien que tu voies brun comme moi je vois bleu. Comment le savoir ? — Il se mit à rire, pouffa dans le creux des mains et donna une bourrade à Victor, en pleine poitrine. — N'est-ce pas ? dit-il. Tu connais l'histoire de cet homme qui était tout seul en vacances ?

La salle se remplissait autour d'eux.

— Ce type avait accosté une fille à l'hôtel qu'il habitait. Le soir, il couche avec elle. On frappe. On glisse un télégramme sous la porte. Il le lit : *Femme gravement malade, retour urgent.* Il le replie, crache dessus pour recoller le timbre et le range sur la

planche au-dessus de son lit. Il se couche et dit : « Quel choc j'aurai demain matin ! »

Victor partit d'un éclat de rire. Fritz et Joosje sourirent.

— Il y a beaucoup de misères, dit Fritz, c'est certain.

— Un petit verre, n'est-ce pas ? demanda Jaap.

Il alla chercher un xérès pour Victor et pour Joosje et repartit ensuite avec Fritz pour le buffet. Ils vidèrent leurs verres et se dirigèrent ensemble vers l'urinoir. Lorsqu'ils revinrent, bras dessus bras dessous, Joosje dit :

— Il ne faut plus vous en aller si loin, car j'ai toutes les peines du monde à garder les chaises libres. On les demande sans cesse.

Fritz se pencha sur la table, regarda Victor et demanda :

— Tu as bonne mémoire ?

— Ça dépend, Fritz, répondit-il.

— Nous devons nous parler, poursuivit Fritz, j'ai besoin de parler. Parlons de n'importe quoi.

— Je n'y vois pas d'objection, dit Victor.

— On peut dire de toi ce qu'on voudra, poursuivit Fritz, tu es un type bien.

— N'exagérons pas, dit Victor.

Jaap avait mis le bras autour de Joosje. Ils se parlaient doucement.

— Avec ou sans exagération, dit Fritz, il faut dire la vérité. Tu sais, Victor, es-tu capable d'oublier certaines choses ? Tu te souviens de cette folie que j'ai faite, cette folie complète ? Tu t'en souviens ou pas ?

— Oui, dit Victor, je m'en souviens.

— Bien, dit Fritz, et pourtant tu l'as tout à fait oubliée. Tu l'as oubliée, hein ? Tu n'en sais plus rien. Tu le voudrais que tu ne pourrais plus t'en souvenir.

— En effet, dit Victor.

— Bien, poursuivit Fritz, les yeux fixés sur la table. Je te retiens ?

— Pas le moins du monde, dit Victor.

— Peut-être te l'ai-je déjà raconté, dit Fritz, en joignant le bout des doigts. En mars 1945 ou en février. Je crois que c'était en février. Nous avions à la maison, une fois par semaine, un vieillard à dîner. Tous les samedis, je crois. Il était venu plusieurs fois. Et puis il ne vint plus. Le mercredi, nous apprîmes

qu'il était mort. Un ami était allé le voir. Il avait ouvert et ils se trouvaient dans sa chambre. Alors il avait eu mal à la poitrine et soudain il était mort.

— Oui, je l'ai appris, dit Victor.

— Mme Schaapskooi, poursuivit Fritz, demanda à ma mère si elle n'accepterait pas d'inviter à dîner une dame qui vivait seule. Oui, c'était bien. Trois fois par semaine. Enfin, c'était une petite créature très maigre. Elle avait toujours une canne. Nous mangions du seigle. Il faut le tremper quelques jours et bien le faire bouillir, c'est excellent. Elle en mangeait ferme, puis elle devait se coucher sur le divan. Elle disait : « J'étouffe un peu. » Puis elle repartait. Chez elle, elle s'est évanouie dans l'escalier. Tout de suite, elle a eu de la fièvre. Les voisins ont encore réussi à lui faire prendre un peu d'eau avec une cuillère à thé. Entre les dents. Le lendemain, elle avait perdu conscience et quelques heures plus tard elle était morte. Ils ont trouvé des armoires pleines de linge dont elle ne s'était jamais servie. Et de l'argent, et des titres.

— Tiens, dit Jaap, qui écoutait aussi. C'était ça, vos invités ?

— Alors on nous a demandé d'accepter un garçon de seize ans. « Oui, dit ma mère, mais alors tous les jours. » C'était un grand garçon noir. Très maigre. Il n'osait rien dire. Le premier jour il s'assied à table. Mon père dit : « Wim — il s'appelait Wim — nous avons eu avant toi deux invités à dîner, un vieil homme et une vieille femme. » « Oui, monsieur, dit le garçon. » « Ils sont morts tous les deux, dit mon père, et le but de l'histoire, c'est que toi tu ne meures pas. » Le garçon rougit et dit : « Oui, oui, non, non. » Il ne savait quelle tête faire. Après le dîner, il resta assis près de la fenêtre. Ma mère m'appela dans la cuisine : « Pourquoi ce garçon reste-t-il assis comme ça ? » Je dis : « Ce garçon est bien élevé. Il a appris que, lorsqu'on va dîner chez quelqu'un, on ne part pas la dernière bouchée avalée. » Alors elle lui dit : « Tu peux partir, tu sais, Wim. » « Au revoir monsieur, au revoir madame », dit-il et le voilà parti. Le lendemain un de ses jeunes frères vient et dit : « Wim est malade. » « Ça fait le numéro trois », dit mon père. Ce frère resta dîner, comme ça il n'y avait pas de repas perdu. Mais le lendemain Wim allait mieux. Il a mangé chez nous jusqu'à la fin. Lorsque les colis tombèrent du ciel, ils reçurent un colis de

plus, parce qu'ils étaient une famille de sept personnes. Plus tard, en été, Wim nous apporta de la salade de leur jardin, car ils avaient un jardin populaire. Et lorsque le poêle de mon frère creva, le père de Wim — qui est forgeron — l'a ceinturé de fer. Très épais, très solide. Pour rien, il n'a rien voulu accepter. Collaboration désintéressée. Je t'embête ?

— Non, dit Victor, absolument pas. Continue. J'écoute.

— Tu vois, dit Fritz, s'il n'avait tenu qu'à moi, il n'aurait pas mangé chez nous. Je disais toujours à ma mère : « Tu es folle. Bientôt il n'y aura plus rien. Il ne faut pas faire ça. » C'est comme ça que j'étais. C'est comme ça que je suis. N'est-ce pas méprisable ?

Victor fit la moue et secoua lentement la tête. Jaap s'était levé et, à quelques pas de leur table, il bavardait avec un homme grand et maigre.

— Une fois la guerre finie, poursuivit Fritz, il nous restait encore des dizaines de livres de seigle, des kilos de fèves et de pois. Mais c'était l'angoisse. C'est ça le pire.

— Tu n'es pas précisément gai ce soir, dit Victor.

Fritz consulta sa montre.

— Il est exactement neuf heures et demie, dit-il. Après une pause d'une demi-minute, nous reprendrons le programme.

Jaap revint.

— Si on allait prendre encore un verre, dit-il.

— Et pisser ensuite, dit Fritz.

Ils burent, allèrent pisser et restèrent debout dans la salle de danse. Là aussi, toutes les tables étaient occupées. Le pick-up jouait un fox-trot. Beaucoup de gens bavardaient sur la piste de danse, si bien que les danseurs avaient du mal à se frayer un chemin sans les heurter.

— Tu sais, dit Fritz, lorsqu'ils continuèrent, que tout pourrait être tout différent ?

— Moi aussi, j'ai fait une étude là-dessus dans le temps, dit Jaap.

Ils chantonnaient tous les deux devant les lavabos de porcelaine. Lorsqu'ils eurent regagné leur chaise, Fritz dit :

— En Chine, pour scier du bois, on ne pousse pas la tête comme chez nous, mais on tire. Et les vis, ils les tournent vers la gauche.

— Il y a tant de choses étranges, tu sais, dit Jaap. Viens

t'asseoir ici, cria-t-il au grand type avec qui il venait de bavarder.

Celui-ci chercha une chaise, en prit une, qui se trouvait un instant inoccupée à une table voisine et vint s'asseoir auprès d'eux.

— Herbert Witlijn, dit Jaap. Pas la peine de se serrer la main. Eh bien, raconte, comment vas-tu ?

L'homme, qui semblait avoir un peu plus de trente ans, portait un costume brun à carreaux et une chemise grise. Il avait le visage jaune et des yeux sombres, dont les coins semblaient irrités par une sécrétion ou par la fatigue. Ses cheveux noirs étaient pommadés et séparés par une raie au milieu. Il tambourinait avec deux doigts sur la table, sans répondre à la question de Jaap.

— Vous croyez, dit Fritz, qu'il est bon de vivre avec modération ?

— Tu as de ces problèmes de conscience, dit Jaap, il ne faut pas.

— Excuse-moi, dit Fritz. Je ne veux déplaire à personne ici.

Il tendit la main à Jaap, puis il posa le front sur la table.

— Ta tête prend trop de place, dit Victor.

— Monsieur Lijnman, dit Fritz à l'homme maigre, ne croyez-vous pas que manger de la viande, si ce n'est un péché, est à déconseiller comme étant malsain ?

— J'en doute, répondit l'autre, mais j'y penserai.

Fritz regardait fixement le vide de sa bouche, où il manquait une dent.

— Y penser, dit-il doucement en tapotant sur la table, y penser. C'est ce qu'ils disent tous. Mais ça ne mène à rien.

— De quoi parle-t-il ? demanda Joosje.

— On n'en meurt pas, dit Victor.

— Je connais ton opinion, poursuivit Fritz, en serrant la main de Victor. C'est une conception estimable, et pourtant... répréhensible. Car, que dis-tu ? Tu dis : « Ils ne veulent pas manger de viande ? » Bien. On mettra du maquereau bouilli à la disposition des végétariens.

Il souffla en gonflant les joues.

— Bien sûr, dit Jaap, notre alimentation est loin d'être parfaite. Très loin. On ne s'en soucie pas assez. Mais la question est de savoir si notre honorable docteur Van Egters a raison.

— Je voudrais avoir l'opinion de nos honorables convives, dit

Fritz. Monsieur Lijnman — il mit la main sur le poignet de son interlocuteur —, que pensez-vous de l'alimentation ?

— Dites quelque chose, je vous en prie, dit Joosje doucement.

— Eh bien, dit l'homme, il y a quelques années, au journal, nous avions fait un concours destiné aux jeunes gens de tel à tel âge. Il y avait beaucoup de prix. Annoncés le samedi soir sur un quart de page. L'objet du concours était une dissertation libre. L'auteur de la meilleure dissertation recevrait une formation de journaliste.

— Vous revenez à votre sujet par un détour, dit Fritz, mais ça ne fait rien. L'important, c'est ce que vous avez à raconter.

— Il y avait un garçon de Groningue, dans le Drente, poursuivit l'homme, qui gagna le concours et vint travailler au journal, à Amsterdam. Il habitait une chambre et mangeait en ville, dans des cafétérias. Il travailla environ neuf mois chez nous, puis il tomba malade. Il retomba malade plusieurs fois de suite puis, pendant quelques semaines, il se porta mieux. Puis il retomba malade. Et au bout de cinq ou six jours, il mourut. Le docteur dit alors qu'il avait été démoli par la nourriture des cafétérias, cette nourriture toujours identique, mal préparée.

— Ce n'est pas bête, ce que vous dites là, dit Fritz, pensif. Je n'y connais rien, mais je peux vous dire que c'est le sel qui l'a tué. Le sel, c'est du poison pour les reins. Il s'en passe des choses autour de nous. Mais nous les remarquons à peine. Nous sommes aveugles et sourds.

Il se gratta la tête.

— Tu ne crois pas qu'il serait temps de rentrer ? demanda Joost, doucement, à Victor.

— Tout à l'heure, répondit celui-ci.

— Si on prenait encore un petit verre, dit Jaap.

Bras dessus bras dessous, il se rendit au buffet avec Fritz.

— C'est de nouveau très animé, dit celui-ci lorsqu'ils eurent vidé leur verre.

Il en emporta un pour l'homme maigre et le posa sur la table avec précaution. Il avait l'impression que tous les visiteurs criaient à tue-tête en bavardant.

— C'est fou ce qu'on crie fort ici, dit-il. Je crois que les femmes crient le plus fort. Elles ne pourraient pas faire un peu moins de bruit ?

Il voulut faire quelques pas, mais se trompa de direction et resta près de la porte, adossé au mur, à côté d'un billard automatique. Il essaya de distinguer les gens à travers la fumée qui lui piquait les yeux. Quelqu'un lui mit la main sur l'épaule et dit doucement :

— T'en fais pas, mon garçon, ils se sentent tous comme ça, ici.

Il fit un quart de tour et se trouva devant un homme au visage ridé.

— Très heureux, dit-il, et il serra la main de l'inconnu.

Puis il regagna sa table.

— Nous devons toujours rester amis, dit-il en se penchant, la tête appuyée sur la main gauche, n'est-ce pas, Jaap ? Et Victor ? Je tiens autant à l'un qu'à l'autre de vous deux. Vous, monsieur, poursuivit-il en s'adressant à l'homme maigre, je ne vous connais pas, vous ne pouvez donc espérer aucune promesse. Mais rien ne me serait plus désagréable que de vous laisser croire que j'entends m'éloigner de vous. Loin de là.

Il lui tendit la main.

— Monsieur est penseur, Herbert, dit Jaap, je le suis aussi. Mais M. Van Egters est professionnel.

Il mit la tête sur le sein de Joosje. Victor regardait le plafond.

— Je le sais bien, dit Fritz, toi, Victor, tu es prodigieusement agacé. Mais tu es bien élevé. Je l'apprécie. Tandis que moi je suis de bonne humeur.

— Enfin, sérieusement, dit-il à Joosje et Jaap, n'est-ce pas que la plupart des gens pensent beaucoup trop peu à tous ceux qui sont morts, qui ne sont plus en vie ? Dieu voit tout.

L'homme maigre parut reconnaître un ami dans l'assistance. Il se leva et disparut.

— Quelle heure as-tu, Fritzje ? demanda Jaap.

— Il est dix heures et quart, répondit Fritz. Et pourtant nous nous souvenons sans cesse que Dieu est le commencement et la fin de toutes choses. Manger de la viande est un péché.

— On dirait que ça t'obsède, dit Victor, en train de se curer les ongles avec une allumette à moitié consumée.

— Il n'y a pas que ça, dit Fritz. Si ce n'était que cela. Mais ils mangent trop. Dieu m'est témoin. Le soir tard, ils mangent encore du pain blanc frais.

— Qui ? demanda Joosje.

— Les gens. Nos concitoyens, répondit Fritz, se penchant en arrière. Le soir tard, ils boivent encore du café. Chacun sait que c'est la ruine de la santé. Et l'âme en souffre.

— L'âme en souffre, dit Jaap ; il se redressa.

— Comprenez-moi, dit Fritz. Ce n'est pas un reproche. Mais je le vois. Chacun le verrait, s'il ouvrait les yeux et regardait autour de lui.

— Mais tout le monde n'est pas aussi malin, dit Jaap. Ce qui, pour nous, est trop simple pour en parler est, pour un autre, un temple inaccessible de sagesse. Prenons, par exemple, mon cousin Uuk. Tu le connais, je crois ?

— Oui, dit Fritz, un garçon épatant. Rien à dire. Tous tes amis sont ainsi. Des gens simples, travailleurs. Je le dis comme je le pense, ne t'y trompe pas.

— Naturellement, dit Jaap — il essuya de la cendre sur la table et poursuivit : — Cet Uuk n'est vraiment pas bête. Mais dernièrement il s'est laissé fourrer entre les mains une bague de cuivre pour quinze florins.

— Non, vraiment ? demanda Fritz.

— Raconte, dit Victor.

— Par un type qui lui a dit qu'il était marin et que son navire repartait dans une heure et demie, dit Jaap. Il n'avait pas le droit d'emporter de l'or.

— On commence par en rire, dit Fritz, mais c'est une chose affreuse. Un homme qui en trompe un autre. A la face de Dieu.

— C'est un garçon bizarre, poursuivit Jaap. Pas bête du tout, mais il y a de ces choses qu'il ne comprend pas. On frappe contre une vitre. Il entre aussitôt. Naturellement, c'était une putain, et lui croyait qu'on l'appelait pour chasser une souris ou pour déplacer une armoire. On en voit de toutes les couleurs.

— Nous avons fait des taches, dit Fritz, montrant la surface de la table. Ce qu'on est maladroits.

— Si on allait regarder les danseurs, dit Jaap, ça nous apprendra.

Ils se levèrent et se frayèrent un chemin vers la piste. Victor marchait devant, suivi de Jaap, Joosje et Fritz à la queue leu leu. Ils se poussèrent dans un coin de la salle et allèrent s'asseoir sur une banquette contre un mur.

— Nous sommes trop vieux pour nous mêler à cela, dit Fritz.

C'est la décadence du pays du couchant. Pourtant c'est merveilleux d'être jeune.

— Encore un verre ? demanda Jaap.

— Non, je préfère pas, dit Fritz, attendons.

— Alors une cigarette, dit Jaap, et il en offrit.

Une dame s'assit au piano à queue, non loin d'eux. Le pick-up s'arrêta et les couples de danseurs attendirent.

— Allez-y, criait-on.

— Ça, c'est la vieille chanson de cow-boy *Ne m'enferme pas,* dit Jaap, lorsque la pianiste commença. Il faisait avec la tête et le cou les mouvements d'un oiseau qui boit.

— Quand j'étais petit, dit Fritz, je ne supportais pas le piano. Les gens sont des êtres sensibles.

Jaap s'appuyait contre Joosje et ne bougeait plus.

— Ecoute, dit Fritz à Victor en lui mettant le bras autour de l'épaule, je suis trop sérieux ?

— Le sérieux ne fait pas de mal en temps et lieu, répondit Victor.

— Tu crois que la science signifie vraiment quelque chose ? demanda Fritz. Victor ne répondit pas.

La pianiste attaqua une autre mélodie.

— Celle-là, je la connais, dit Fritz, c'est *Donne-moi encore cinq minutes.* Un air épatant. — Il se pencha en avant et se mit à battre la mesure avec les poings sur les genoux. — Chacun a son histoire, dit-il, mais elle est rarement intéressante.

— Tu connais Boomgaard ? demanda Victor. Il est très au courant de la philosophie.

— Boomgaard, non, dit Fritz, connais pas. Que veux-tu que j'y fasse ?

— Non ? demanda Victor. Il est lecteur mais aussi professeur. De langues mortes. Au lycée Berens. Depuis six ans déjà. N'est-ce pas là que tu as fait tes études ?

— C'était avant mon époque, dit Fritz.

— Quel âge as-tu exactement ? demanda Victor. Tu devrais pourtant le connaître.

— J'ai vingt-trois ans, dit Fritz. Il leva l'index. Ecoute, dit-il, j'ai quitté l'école en quatrième. Mais pas parce que j'étais trop bête.

— Excuse-moi, dit Victor.

— Loin de là, poursuivit Fritz. Mais il n'y a rien de pire que

de s'écarter de la vérité. Ecoute bien. Tu comprendras. Si ce n'est pas clair, tu n'as qu'à m'interroger. Le débat est permis. Les cartes à l'adresse habituelle et dans la salle.

Il prit Victor par la taille, s'appuya contre le mur et gesticula du bras droit.

— Peut-être cela t'intéresse-t-il, dit-il, peut-être diras-tu : En quoi ça me regarde-t-il ? Peut-être mon sort t'est-il indifférent. Mais songe que Dieu nous voit tous. Il tient les étoiles dans le creux de sa main.

— Oui, vas-y, dit Victor.

— Ça m'est égal, si tu n'écoutes pas, dit Fritz, et pourtant ça me ferait beaucoup de peine. Je suis entré au lycée Berens en première année. Toute cette année-là, dans tous mes bulletins, j'ai eu dix en latin. C'est un fait. On peut vérifier les sources. — Il souffla en l'air. — Il s'ensuit, docteur Poort, dit-il, que j'entrai en seconde. Tout marchait bien. Pas mal du tout. Quelques jours avant l'examen, j'étais malade au lit. De crainte d'être recalé. Tout le monde trouvait que j'étais fou. C'était peut-être vrai. J'ai passé, mais avec une mauvaise note en algèbre. Si je t'ennuie, il faut le dire, je ne voudrais pas te fatiguer.

Il serra la main de Victor.

— Mais non, dit celui-ci, continue, ça m'intéresse vivement.

— Ça t'intéresse ? demanda Fritz. C'est merveilleux. L'intérêt est parmi les plus grandes qualités de l'homme, cet extraordinaire habitant de la terre.

Il secoua la tête d'un air pensif.

Jaap, toujours appuyé contre Joosje, regardait les danseurs d'un œil mi-clos.

— J'étais donc en troisième, dit Fritz. Tout comme dans les chansons d'enfants. C'est simple et sans doute émouvant par sa simplicité même. Je ne te retiens pas, j'espère ?

— Pas du tout, continue, dit Victor.

— En troisième, comme je te le disais, poursuivit Fritz. J'ai eu alors de mauvaises notes en français et en mathématiques, dans les deux branches. Et je n'ai pas passé. — Il regarda Victor. Celui-ci ne dit rien. — J'ai eu un examen de passage. Un ami m'a aidé pendant les vacances. Mais l'examen n'a pas eu lieu. C'est curieux, le sort est capricieux. Tu crois en Dieu ?

— Non, dit Victor, je te l'ai déjà dit.

— C'est vrai, dit Fritz en faisant un geste évasif, cela ne doit

pas empêcher la compréhension mutuelle. — Un danseur lui marcha sur les pieds. — C'est de la maladresse, mais peut-être pas de la mauvaise volonté, dit-il.

— Pas d'examen de passage ? demanda Victor.

— Pas d'examen de passage, dit Fritz. Quelques jours avant, le directeur annonça que des circonstances graves, une menace de guerre, n'avaient pu nous laisser le recueillement nécessaire à un travail paisible. Pas mal formulé. Tu me suis toujours, n'est-ce pas ?

— Parfaitement, dit Victor, c'est clair et net.

— Cela signifiait, poursuivit Fritz, que tous ceux qui avaient un examen de passage étaient admis d'office, à la classe supérieure. Moi aussi. J'entrai donc en quatrième.

— Nous avançons, dit Victor. Jaap dort à moitié.

— Laisse-le dormir, dit Fritz. En quatrième donc. A la fin de l'année, j'eus de mauvaises notes en anglais, en mathématiques et en chimie. — Il compta sur ses doigts. — En chimie, j'avais cinq, une bonne surprise.

» Ecoute, mon vieux, dit-il avec emphase, c'est ici que ça se corse. J'eus un examen de passage en mathématiques et en anglais : ils eurent lieu l'un et l'autre. Tu sais, Victor, que je t'estime, que j'ai beaucoup d'affection pour toi. Voilà pourquoi je te le raconte, parce que je sais que tu le comprendras. Pendant ces vacances, je n'ai rien fait.

— Rien ? demanda Victor, que veux-tu dire ?

— Rien, absolument rien, dit Fritz. Attention, il n'est pas difficile de raconter ce qu'on a fait de mal ou de méprisable, mais ce qui est risible, si. J'ai lu cela quelque part. — Il rota, se pencha en avant et poursuivit : — Je me suis présenté à l'examen. Tu comprends cela ? Peux-tu le comprendre ?

— Pas facilement, dit Victor.

— Pense un peu, dit Fritz avec emphase, quel doit être le découragement d'un garçon qui se présente à un examen de passage, avec la certitude d'être recalé ? — Il ouvrit la bouche, enfonça lentement ses dents dans sa lèvre inférieure et ferma les yeux. — Qu'est-ce que je te raconte ? dit-il. Je te retiens. Je t'embête. Je t'emmerde. Réellement. Mais tu m'as écouté. Ça, je l'apprécie. — Il prit la main de Victor. — Quelle soirée, dit-il. Une soirée mémorable.

» Il faut y ajouter encore quelque chose, poursuivit-il.

Lorsque les nouveaux cours commencèrent, nous reçûmes à la maison un petit mot du recteur demandant s'il était vrai que Fritz Van Egters — votre fils, Fritz Van Egters —, s'il était vrai qu'il quittait le collège. Voilà, c'est tout. Je vous remercie de votre attention. — Il respira profondément et serra les lèvres. — Quelle belle danse, la valse anglaise, n'est-ce pas ? demanda-t-il en regardant les danseurs. Calme, civilisée, solennelle.

— Allons, Jaap, tu n'es pas dans ton lit, dit Victor, en donnant un coup de coude à Jaap, derrière le dos de Fritz.

Jaap se redressa, fit claquer ses doigts et dit :

— La dernière tournée. Si on en prenait encore un. A quatre ils se dirigèrent vers le buffet et prirent tous un verre de gin. Fritz avait l'impression que la musique du pick-up était plus bruyante qu'au début de la soirée. Quelques danseurs s'agitaient devant le buffet.

— Tu sais ce que c'est ? dit Fritz, qui était incapable de rester en place, quand j'ai pris un verre, j'agite les ailes mais sans quitter le sol. Sans quitter le sol.

— Je me sens mal, dit Jaap, j'ai besoin de m'asseoir.

Ils regagnèrent la salle de danse, où leurs places étaient encore libres sur la banquette. Jaap se coucha à moitié.

— Ce n'est rien, dit Fritz à Victor en montrant Jaap. Ce garçon ne se sent pas bien. Mais c'est sa faute aussi. On boit trop et on paie les pots cassés. Mais pense donc à toute la souffrance innocente. Dieu seul la voit.

Il prit Victor par le bras et dit :

— Si tu n'as qu'un œil, il fait nuit quand tu fais un clin d'œil. Y as-tu jamais pensé ?

Jaap se leva et se dirigea vers l'urinoir.

— On y va ensemble, cria Fritz.

Il le suivit et alla uriner. Jaap hoqueta plusieurs fois devant le lavabo et vomit.

— Ne m'attends pas, dit Jaap.

— Ce qui est parti, tu en es quitte, dit Fritz.

— Il est temps de rentrer, dit Victor, lorsque Fritz revint.

— Jaap vomit, dit celui-ci.

— Qui a l'argent ? demanda Joosje.

— C'est Jaap qui l'a sur lui, dit Fritz. Attends. — Lorsqu'il eut regagné l'urinoir, il vit Jaap aspirer l'air frais par une petite

lucarne poussiéreuse, entrouverte. — On s'en va, dit-il, c'est toi qui paie ?

— Voici l'argent, dit Jaap d'une voix rauque, en tirant de sa poche une liasse de billets.

Fritz se dirigea vers la caisse et dit :

— Je viens payer la note de M. Elderer.

— Vingt-huit florins, cria l'homme du comptoir au garçon, qui étudiait une page de bloc-notes. — Les billets ne faisaient en tout que vingt-cinq florins cinquante. — Gardez cela un instant, dit Fritz et il compléta la somme. Donc ça fait vingt-huit florins.

— Sans pourboire, dit le garçon.

— Oui, je comprends, dit Fritz, je reviens tout de suite. Gardez toujours cela.

Il regagna la salle de danse. Victor avait les pardessus sur le bras.

— Il faudra le traîner, dit-il en montrant Jaap qui, soutenu par Joosje, sortait des cabinets.

Ils l'aidèrent à mettre son manteau. Lorsqu'ils furent habillés, Victor et Joosje le prirent entre eux. Ainsi descendirent-ils l'escalier, avec Fritz sur les talons.

— Prenons le tram, dit Victor une fois qu'ils furent dans la rue. Nous en aurons encore un.

— Veux-tu me dire les numéros ? demanda Fritz.

Ils traversèrent la place et attendirent à un coin.

— Une belle soirée, dit Fritz. Tu aimes aussi à chercher les misères de ce monde ? Tu te promènes aussi volontiers le dimanche dans les cimetières ? La plupart des gens ne pensent à rien.

— Voilà le 8, dit Victor. C'est le tien.

— Je souhaite qu'un bon voyage de retour vous soit accordé à tous, cria Fritz, mes bons vœux vous accompagnent.

Et il monta dans le tram. En souriant, il se dirigea d'un pas balancé vers l'avant. A chaque secousse, en roulant, il avait l'impression d'être soulevé du sol et de redescendre avec lenteur. Il entra sur la plate-forme avant.

— Doucement, messieurs, dit-il, inutile de pousser. — Il sortit son portefeuille, en examina longuement le contenu, en sortit un billet d'un florin et le tendit au conducteur. — Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— Un florin, dit l'homme.

— Je ne le voyais pas, dit Fritz, c'est pour vous. — L'homme prit le billet et le rangea. — Voilà une chose de faite, dit Fritz en se cognant à la portière. J'ai une requête urgente à formuler. On ferait bien de me prévenir quand la voiture arrivera au Danisplein. — Il essaya de siffler mais aucun son ne sortit.

— Vous y êtes, dit une dame avec un chapeau vert.

— Merci de tout cœur, dit Fritz, c'est très gentil.

Un homme lui tendit la main pour descendre.

Il traversa la voie du tram et se dirigea vers un groupe de trois agents.

— Bonsoir, messieurs, dit-il, tous mes vœux. Le fait est que j'ai un peu bu, mais pas trop, si bien que vous ne pouvez rien me faire. Un peu bu, mais pas trop. C'est charmant.

— Vas-y, mon vieux, dit l'un des agents, va vite te coucher.

— Un bon conseil, dit Fritz, je vous remercie de tout cœur.

Il se dirigea vers une cabine téléphonique, contre laquelle il se préparait à uriner.

— Ah non, pas de ça, dit l'agent, il y a un urinoir là-bas.

Il le repoussa.

— Au fond, vous avez raison, dit Fritz. Ce n'est pas bien ce que je fais là. Je vous prie d'accepter mes plus plates excuses.

Là-dessus, il entra dans une grande artère, s'appuya un instant contre une vitrine et s'adressa à un passant qui donnait le bras à une dame et tenait un vélo par le guidon.

— Excusez-moi de vous déranger, dit-il, pourriez-vous me dire où est le Schilderskade ? Si seulement j'étais sur la route. C'est une question de route. Du moment que je le sais, ça va tout seul. J'ai un peu trop bu. C'est un tort, mais il n'y a plus rien à faire.

— Suivez-nous, dit l'homme.

Ils le prirent entre eux et continuèrent. Fritz regarda les deux visages.

— Serait-ce une erreur ? demanda-t-il, ou êtes-vous réellement nos honorables voisins de derrière ?

— Mais oui, dit l'homme.

— Alors, c'est vous qui avez des petits rideaux à mi-hauteur ? dit Fritz.

— Oui, dit la dame.

— Comment vous appelez-vous donc ? demanda Fritz.

— Visser, dit l'homme.

— Un nom simple, dit Fritz avec emphase, un nom honnête. On se voit tous les jours, mais on se croise, alors qu'au fond il faudrait être frères. Vous êtes un peu chrétiens, n'est-ce pas ? J'ai trop bu, c'est un péché. C'est mal. Je suis une mauvaise créature. Mais Dieu le voit.

— Alors, il ne faut pas le faire, dit le voisin.

Ils arrivaient à la maison de Fritz. L'homme ouvrit la porte avec un passe-partout.

— Je vous remercie de tout cœur, vous êtes de braves gens vertueux, dit Fritz.

— Allez vite vous coucher, lui cria la femme.

Il monta lentement l'escalier, s'arrêta un instant devant la porte pour souffler, puis se faufila à l'intérieur. Lorsque la chaleur vint à sa rencontre, il fut pris de vertige. Il avait l'intention d'ouvrir lentement la porte du living-room mais, sans le vouloir, il frappa dessus avec la paume de la main.

— Bonsoir, bonsoir, dit-il.

Ses parents lisaient, assis à table. Il entra, lança son pardessus sur le divan et se retint au bord de la table pour ne pas tomber.

— Bonsoir, cher papa, dit-il, bonsoir, chère maman. Bonsoir, chers parents. — Il lâcha la table et tomba en arrière sur une chaise. — Donc... dit-il, en appuyant son index sur son front.

Son père le regarda avec un sourire étonné.

— Au nom du Ciel, qu'est-ce que tu as bu ? demanda sa mère, d'où sors-tu ? — Elle se leva. — Regarde un peu s'il n'a pas perdu son argent, dit-elle.

— Je le sais, dit Fritz, j'ai trop bu. Dieu voit tout. Pas seulement moi, mais nous tous. La fin des jours est proche. Je n'en ai certainement pas pris plus de sept ou huit.

Son père se dirigea vers lui, tira son portefeuille de sa poche intérieure et en examina le contenu.

— Non, dit-il, il y a encore trente-deux florins dedans.

Il le déposa sur la bibliothèque.

— Tu veux du pain et du fromage ? demanda sa mère.

— Non, dit-il, plus rien. Purifier le corps. Seigneur, voyez vos soldats. Tout est donc consommé. C'est mal. Je vous fais beaucoup de tort, à vous, mes parents. Beaucoup de chagrin et de tort.

C'est répugnant. Mais Dieu nous voit tous. Je vais me coucher. Dormir.

Mais il restait assis. Sa voix devint un murmure et sa tête retomba en avant.

Sa mère se mit à lui enlever ses souliers. Avec son père elle le déshabilla et le mit au lit. Il restait assis bien droit et disait :

— Peu de gens apprécient votre bonté. Je le vois. Si je fais semblant de ne pas le voir, ce n'est qu'une apparence. Mais si tu crois, maman...

— Oui, ma souris, dit-elle.

— Si tu crois que je ne le vois pas, poursuivit-il, songe que Dieu vous voit. Il vous voit. Il voit votre justice.

— Donne tes bras, dit-elle.

— A quoi bon ? demanda-t-il.

— Pour enfiler ton pyjama, répondit-elle.

— Naturellement, tu sais ce qui est bien, ce qui est bon, dit-il, et il mit les bras dans les emmanchures.

— Je vais vomir, dit-il brusquement. Son père, qui était resté sur le seuil, s'enfuit en courant et revint avec un seau.

— Va-t'en, dit Fritz, c'est dégoûtant.

Il vomit quatre fois de suite, cracha encore de la bile et se laissa retomber, tout haletant. Les visages de ses parents glissaient de gauche à droite et montaient de temps à autre au plafond. Il toussa, tira la couverture au-dessus de sa tête et se sentit tournoyer dans un espace obscur dont les parois, où qu'il les tâtât, étaient humides au toucher. Le mouvement ralentit et il put s'étendre. Après quoi, il tomba dans un profond sommeil.

VIII

Le dimanche matin il se réveilla à huit heures et demie avec la gueule de bois. Il se souvint d'abord que la veille il avait fait la sieste au lit, l'après-midi, et se dit alors que c'était dimanche. La manière dont il avait passé la soirée ne lui revint à l'esprit qu'après coup. Il se releva sur le coude. Il ne se sentit un peu de salive dans la bouche qu'après avoir fait des mouvements de mastication. Il avait l'impression d'avoir dans la tête un liquide sous pression : l'oppression s'étendait jusque dans la nuque. Il avait soif.

« Le mieux, se dit-il, c'est de me lever tout de suite, me laver la figure, me brosser les dents et me rincer la bouche à fond. Puis aller respirer l'air frais dehors. Ne rien manger et boire de l'eau, par petites gorgées. » Là-dessus il se rendormit. A neuf heures et demie et quelques minutes, il se réveilla de nouveau. « Quelle attention délicate, d'avoir accroché ma montre », se dit-il. Il se contenta de lever la tête, mais dut bientôt la laisser retomber tant il avait mal à la nuque et derrière les yeux. « Ces vêtements sont mal pliés », pensa-t-il. De la vivacité de la lumière et la couleur du ciel, il essaya de déduire le temps qu'il faisait. Couché sur le dos, il leva les genoux et, à la faible lueur qu'il laissait passer en soulevant la couverture à deux mains, il examina sa poitrine et son ventre nus.

Après quoi il se leva, se rendit aux cabinets, puis à la cuisine où il but au robinet. « Incroyable, quelle puanteur, se dit-il, en